

Récit et toponymie, Introduction



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/115>
DOI : 10.4000/rives.115
ISBN : 978-2-8218-0020-5
ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2002
Pagination : 5-12
ISSN : 2103-4001

Référence électronique

« Récit et toponymie, Introduction », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 11 | 2002, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/115> ; DOI : 10.4000/rives.115

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© Tous droits réservés

Récit et toponymie, Introduction

- 1 Le présent numéro de *Rives* propose les actes de la journée d'étude organisée par l'UMR Telemme le 4 avril 2001, sous le titre *Récit et toponymie*. Dans le cadre du programme n° 4 de l'UMR, *Représentations*, cette journée était organisée par le groupe n° 2, *Les enjeux du langage dans l'espace provençal*, coordonné par Jean-Claude Bouvier et travaillant plus particulièrement sur la toponymie, et par le groupe n° 3, *La production du récit collectif*, coordonné par Maryline Crivello et Jean-Noël Pelen, travaillant spécifiquement sur le récit. Elle constituait donc une rencontre très concrète et précise entre ces deux groupes, faisant en quelque sorte entrechoquer leurs objets, le récit et le toponyme, par l'interrogation de leurs relations réciproques. Ces deux groupes avaient déjà, chacun pour sa part, produit sur leur objet singulier des publications collectives. Citons, pour le premier, le numéro spécial de la revue *Le Monde alpin et rhodanien*, titré *Nommer l'espace*, en 1997, ainsi qu'en 2001, sous la direction de Jean-Claude Bouvier et Jean-Marie Guillon, la publication des actes du colloque *La toponymie urbaine: significations et enjeux*. Mentionnons, pour le second, le numéro de la revue *Provence historique*, en 1999, consacré à *Légendes et récit de l'histoire*, ainsi que la publication en 2001, sous la direction de Jean-Noël Pelen et Anne-Marie Granet-Abisset, des actes du colloque *Le temps bricolé Les représentations du Progrès (XIX^e-XX^e)*¹. Mais il semblait à ces deux groupes qu'une confrontation entre eux était nécessaire, tant il s'avère que le toponyme a à voir avec le récit, et que le récit a à voir avec l'espace, et donc avec le toponyme. Ainsi fut-il fait.
- 2 Il peut paraître étonnant de constater à quel point les analystes du récit ont relativement peu produit sur le rapport du récit à l'espace, et sur la constitution fréquente de ce dernier, par le biais du récit, en territoire. Ils ont été comme absorbés, pourrait-on dire, par la forme même des récits, par leurs typologies, par les structurations de l'action, les fonctions des personnages, les temporalités mises en place, le jeu du narrateur, les origines ou les sources historiques des narrations, soit par une objectivation en grande part externe des récits, qui a fréquemment laissé dans l'ombre le sens en tant que tel de l'acte narratif, et en tout cas peu de place au rapport du récit à l'espace. Le succès radical de travaux tels que ceux de Vladimir Propp sur *La morphologie du conte* ou de Paul Ricœur sur *Temps et récit* montre, à titre d'exemples, cette domination du questionnement sur la forme et les temporalités. Il est vrai que le récit est bien d'abord une forme, reconnaissable très immédiatement dans le lot des productions langagières en ce qu'il

ordonne, de façon raisonnée, des événements, au sein de temporalités que ceux-ci structurent en retour. Dire alors que le récit configure aussi des espaces relèverait-il de la simple tautologie ou du jeu de mots, les espaces en question n'étant que narratifs? Ou bien s'agit-il d'espaces plus concrets, plus définitoires, plus nécessaires, qui finaliseraient véritablement le récit, opérant, par le biais des narrations, une organisation territorialisée des représentations, que celles-ci réfèrent à la réalité ou à l'imaginaire?

- 3 Bien entendu, divers travaux ont déjà posé ces questions, et l'on trouvera référence de quelques-uns d'entre eux en bibliographie. Mais peut-être l'une des manières les plus simples et les plus claires de repositionner ce débat est-elle dans cette interrogation du rapport du récit aux marqueurs spatiaux ou territoriaux les plus évidents que sont les toponymes. Dans le même mouvement, l'interrogation se porte aussi sur la nécessité toponymique elle-même, le toponyme pouvant être considéré comme un microrécit, un récit *a minima* qui, partagé au sein d'une culture, permet seul de dresser une topographie du paysage et de donner à ce dernier une épaisseur historique.
- 4 Bien des indices nous indiquent l'importance du lien constitutif qu'entretient le récit avec l'espace. Le premier, le plus immédiat et le plus transparent, est qu'il existe peu de récits, et quel que soit leur genre, sans toponyme, sans inscription spatiale. Le toponyme définit le territoire du récit, voire définit le récit comme territoire. Cela est vrai de l'histoire, du roman, de la légende, du conte. Comme certains auteurs se sont évertués à écrire une œuvre sans employer telle voyelle ou telle consonne, il faut aussi de la vertu, et en tout cas un projet délibéré, pour écrire un récit sans toponyme. L'absence de toponymes, qui peut qualifier certains genres, tente de conférer au récit une valeur universalisante, tandis que leur rejet délibéré au sein d'une œuvre individuelle permet d'échapper, presque paradoxalement, à la détermination du récit, déterritorialise, en quelque sorte, l'essence même du récit.
- 5 Bien des récits, en second lieu, apparaissent comme des relations d'itinérance. Le cas le plus typique et l'un des plus anciens et des plus universels est celui des contes merveilleux de tradition orale, dont beaucoup ne sont, précisément, que des récits d'itinérance, certes symboliques, traversées de territoires pour atteindre un point focal, dans lequel le héros se réalise (Belmont: 1999).
- 6 Divers auteurs ont noté, concernant des genres narratifs fort divers, le rapport de consubstantialité qui existe entre le héros et le lieu. Il n'y a pas ou peu de lieux qui soient constitués sans héros. Cela est vrai du héros littéraire, dont Pierre Jourde, dans son bel ouvrage *Géographies imaginaires*, peut écrire: « il est le lieu » (1991 : 286). Cela est vrai, également, des héros nationaux, dont les récits s'élaborent, notamment du XVIII^e au XX^e siècle, pour former les épopées des nations, car il n'est pas de territoire sans récit (Centlivres *et alii*: 1998; Thiesse: 1999; mais aussi, pour des territoires plus restreints, Joutard: 1977, et ci-après A. Bétemps...). Cela est vrai, encore, des êtres fantastiques, dont l'une des qualités principales fut de spécifier des lieux, de délimiter des territoires, entre le familial et le collectif, le cultivé et le sauvage, leur offrant une substance personnifiée (Joisten: 2000; Joisten et Abry: 1995; Laurence: 1999; Loddo et Pelen: 2001)... Le légendaire plus largement et plus proprement historique, dans sa totalité, qu'il s'agisse de Gargantua, des Sarrasins ou des Camisards, fait les lieux. L'inscription topographique est l'une des nécessités de base du légendaire, si elle n'en est la fin.
- 7 L'on pourrait décliner quelques-unes des figures que le toponyme entretient avec le récit, lequel ordonne le temps. Parfois, et bien que ce ne soit qu'une illusion d'optique, le toponyme semble comme périphérique au récit. Il n'en est pas l'objet. Il l'accrédite

seulement. Cela peut être dans sa véracité, comme il en est en histoire, où le toponyme dit: cela s'est passé ici. Cela peut être dans sa pertinence narrative, comme il en est des toponymes réels dans lesquels peuvent s'inscrire la fiction du roman ou du conte et qui semblent dire: cela aurait pu se passer ici. Cela peut être des toponymes imaginaires de récits eux-mêmes fictionnels, où le toponyme semble dire: il pourrait exister, il devrait exister des lieux où cela s'est passé. Les « géographies imaginaires », d'ailleurs, n'inventent-elles pas, fréquemment à force de toponymes, des lieux pour permettre les récits qui permettent les lieux?

- 8 Parfois, le récit traverse le toponyme, est un voyage à travers le territoire que constitue le toponyme, et que le récit instaure: il en est ainsi du conte-type 313 de la classification internationale du conte, *La fille du diable*, souvent titré *La Montagne Noire*, *La Montagne Verte* ; ou des divers *Voyages* de Stendhal: *Rome, Naples et Florence* (1817), *Promenades dans Rome* (1829); de *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Stevenson (1879); de *Histoire de France* de Michelet (1833-1867). *Histoire de France* tout court. N'a-t-on pas en grande part écrit l'histoire pour emplir de sens le terme qui donnait corps au territoire de la Nation? ²
- 9 Parfois, le toponyme, par sa consonance proche de mots usuels, propose, faisant signe dans sa substance même, un microrécit « flottant », dont les interprétations « populaires » ne manquent pas de se saisir. Pris isolément, chacun de ces microrécits interprétatifs est difficile à analyser. Mais, considérées dans leur ensemble, ces interprétations résonnent au sein des croyances partagées. Le *Col de l'orme mort* devient aisément celui de *l'homme mort*, parce que, par ailleurs, les disparus de mort violente hantent souvent les lieux de leur disparition.
- 10 Ou bien, la possibilité de microrécit que propose l'assonance accrédite un véritable et large récit, déjà bien constitué, relatif au lieu et qui s'abreuve de ces opportunités pour se territorialiser. Dans les Cévennes, le *Col du Pendédis* est interprété comme *Col du Pendéjia*, col du pendu, ou *Col ddu pan de dèch*, col du pain des dix, relativement à la guerre des Camisards. Ou bien la montagne du *Mortissou* est-elle supposée signifier: *los mòrts i son*, les morts y sont, Camisards tués au combat, ou encore *Los Mauròs i son*, les Maures y sont, renvoyant au légendaire sarrasin: sur cette même montagne est un lieu dénommé *Champporel*; peut-il être autre chose que le champ des Maures?
- 11 Plus rarement, mais aussi de façon plus percutante, des toponymes géographiquement proches les uns des autres peuvent être inclus dans un même récit qu'ils configurent spatialement et qui les configure. Cela peut se faire à partir de toponymes préexistants, que le récit interprète successivement, et au travers desquels il propose une sorte d'itinérance à la fois toponymique et topographique (A. Bétemps et P. Laurence en donnent ci-après des exemples pour les récits traditionnels, R. Bertrand pour les récits érudits). Mais le récit peut être plus latent, moins visible sans pour autant être moins prégnant, comme cela apparaît d'évidence dans la toponymie de décision, notamment urbaine, qui ordonne spatialement les récits référentiels (Bouvier et Guillon: 2001; ci-après B.Sanchez). Il est probable que bien des œuvres littéraires d'auteur offrent aussi cette configuration.
- 12 Ces diverses figures du rapport du récit à l'espace, on le voit, concernent des variétés de récits différentes, des horizons spatiaux de diverses échelles. Certaines d'entre elles peuvent coexister en un même lieu et en un même temps, dessinant, au travers de la variété des récits, une composition organisée des espaces référentiels (Laurence: 1999; Pelen: 2001). On voit également que ces figures ne sont pas absolument universelles, mais qu'elles appartiennent aussi à l'histoire, qu'elles sont culturelles, même s'il s'agit d'une

histoire « lente », et d'assises culturelles larges. Le roman, le conte, l'histoire, le légendaire et l'érudition toponymiques, la toponymie de décision ont une histoire...

- 13 Il faut ainsi repenser, nuancer la nécessité narrative dans la superposition qu'elle opère de l'espace et du temps. Pour Pierre Jourde, « l'espace imaginaire ne se déploie bien souvent que pour devenir le théâtre d'une recherche. Recherche de quoi? Il s'agit d'atteindre un centre. [...] Ce point correspond à une source, une origine [...] » (*ibid.*, p. 297), termes que nous pouvons traduire comme signifiant la confluence originelle (et malgré la contradiction que contient cette formule) de l'espace et du temps. Jourde précise que « l'imaginaire se nourrit d'espace contre le temps et la déperdition de l'être [...] Il n'est de sens que spatial » (p. 321-322). Le toponyme, comme récit originaire d'un lieu, peut être considéré comme opérant cette fusion, *ab origine*, de l'espace et du temps. Il inscrit, en quelque sorte définitivement, le temps dans un espace qui le contient, l'homogénéise. Il est une concrétion narrative de cette fusion qui instaure la traversée du temps par le lieu. Sa capacité métaphorique, l'on pourrait dire sa puissance, ou sa réserve de puissance, mythique, tient à cette liaison entre l'espace et le temps par le moyen d'un geste monolithique (le toponyme tient en un seul mot), comme inarticulée dans le langage, et pourtant presque, voire déjà, langage. Le toponyme fait signe. Un signe qui tient ouverts, par sa simplicité même quoiqu'elle puisse être opaque, laissant libre le champ à l'interprétation, un ensemble de possibles narratifs. Le toponyme, le plus souvent, n'enferme pas. C'est en cela que l'on peut comprendre la « passion toponymique », qu'elle soit traditionnelle et « populaire », ou bien œuvre érudite. Certes cette passion est nécessaire en ce qu'elle institue le sens de l'espace et par là même fonde le territoire. Mais aussi, l'interprétation de toponymes dont le temps véritable a obscurci la clarté première, la motivation initiale, confère-t-elle à ceux qui la pratiquent un savoir d'initiés à l'instar de ce que décrit Jolles de l'énigme, lesquels, par le décryptage des signes, sont aptes à lire l'histoire, le sens originel de cette sorte de cosmogonie du paysage (Basset: 2000; ci-après R. Bertrand). Ils *savent*.
- 14 Les six contributions que l'on trouvera ci-après illustrent, chacune à sa manière, une ou plusieurs tendances, que l'on vient de décrire, du rapport du récit à l'espace, par l'intermédiaire de cette concrétion narrative originelle qu'est le toponyme³. Certaines (J.-C. Bouvier, A. M. Kristol notamment) déroulent aussi, au travers d'objets plus spécifiques, des problématiques qui leur sont partiellement propres. Mais l'ensemble, faisant se rassembler dans un même creuset les travaux de nos deux groupes, ouvre les portes d'un questionnement que je n'ai bien sûr qu'effleuré et qui, s'il était plus largement documenté, s'il était approfondi et mené à bout, nous ferait certainement avancer sur les raisons et les modes de l'histoire, dont il serait nécessaire d'interroger tout autant les spatialisations que les temporalités. Il faut donc souhaiter avec force que ce travail se poursuive.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Les travaux plus directement liés aux questions développées ou les illustrant sont précédés d'un astérisque.

Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, (1957), Paris, PUF, 1984.

*Basset Karine-Larissa, « Le légendaire sarrasin en Cévennes », in *La mémoire du récit*, Colloque international, Paris, Laboratoire d'anthropologie sociale, 25-27 mai 2000 (à paraître).

*Belmont Nicole, *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*, Paris, Gallimard, 1999.
Blanchot Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.

*Bouvier Jean-Claude (dir.), *Nommer l'espace*, n° 2-4/1997 de *Le Monde alpin et rhodanien*.

*Bouvier Jean-Claude, Guillon Jean-Marie (dir.), *La toponymie urbaine: significations et enjeux*, Paris, L'Harmattan, 2001.

*Bromberger Christian, Morel Alain, *Limites floues, frontières vives*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2001.

*Centlivres Pierre, Fabre Daniel, Zonabend Françoise (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1998.

Crivello Maryline, « Du passé, faisons un spectacle! Généalogies des reconstitutions historiques de Salon et Grans en Provence (XIXe-XXe siècles) », *Sociétés et représentations*, Credhess, n° 12, oct. 2001, « Dramaturgie du politique », 225-234.

Durand Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.

Genette Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966.

*Gordon Pierre, *Le Géant Gargantua*, Paris, Arma Artis, 1998.

*Joisten Charles, *Les êtres fantastiques dans le folklore de l'Ariège*, (1962), Loubatières, Portet-sur-Garonne, 2000.

*Joisten Alice, Abry Christian, *Êtres fantastiques des Alpes*, Paris, Entente, 1995.

*Jolles André, *Formes simples*, (1930), Paris, Seuil, 1972.

*Jourde Pierre, *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX^e siècle. Gracq, Borges, Michaux, Tolkien*, Paris, José Corti, 1991.

*Joutard Philippe, *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977.

*Laurence Pierre, *Du paysage et des temps. La mémoire orale en Cévennes. Vallée Française et pays de Calberte*, Ministère de la Culture, Parc national des Cévennes, SIVOM des Hauts Gardons, rapport final de recherche, 1999.

Loddo Daniel, Pelen Jean-Noël (dir.), *Êtres fantastiques des régions de France*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Martin Jean-Clément, Suaud Charles, *Le Puy du Fou, en Vendée. L'histoire mise en scène*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Paul-Lévy Françoise et Segaud Marion, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, 1983.

Pelen Jean-Noël

(dir.), *Légendes et récit de l'histoire*, tome XLIX, fasc. 198, oct.-nov.-déc. 1999 de *Provence historique*.

*« Genres narratifs et vision de l'Histoire », in *La mémoire du récit*, Colloque international, Paris, Laboratoire d'anthropologie sociale, 25-27 mai 2000 (à paraître).

Pelen Jean-Noël et Granet-Abisset Anne-Marie (dir.) *Le temps bricolé. Les représentations du Progrès (XIX^e-XX^e siècles)*, n° 1-3/2001 de *Le Monde alpin et rhodanien*.

Propp Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1965.

Ricœur Paul, *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil, 1983, 1984, 1985.

*Thiesse Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.

Van Gennep Arnold,

**La formation des légendes*, (1910), Paris, Flammarion, 1917.

**Le folklore des Hautes-Alpes*, Paris, Maisonneuve, 1946-1948, 2 vol.

NOTES

1. Le titre initial du colloque était: Progrès, retard, arriération. Les représentations de l'Histoire (XIX^e-XX^e).
 2. Les spectacles et reconstitutions historiques, notamment analysés au sein de l'UMR Telemme par Maryline Crivello, peuvent être nettement considérés comme opérant ce travail de « narrativisation » d'un territoire.
 3. Les refus d'usage de toponymes de décision notifient bien cette nécessité d'un lien perçu comme originellement définitoire même lorsque l'histoire « recommence » entre le lieu et le nom. Cf. des exemples dans B. Sanchez.
-

INDEX

Mots-clés : ethnologie, histoire, linguistique, mémoire, récit, rural, toponymie

Index géographique : Midi, Occitanie, Cévennes

Index chronologique : Époque contemporaine